

DOMINIK HEHER, *In den Schuhen des Kaisers. Usurpationen und ihre Performanz im Byzantinischen Reich (10.–12. Jahrhundert)* (Anthusa. Studien zur byzantinischen Geschichte und Kultur / Studies in Byzantine History and Culture 2). Stuttgart: Franz Steiner 2024. 467 p. – ISBN 978-3-515-13566-5

• NUMA BUCHS, Sorbonne Université / UMR 8167 Orient et Méditerranée (numa.buchs@sorbonne-universite.fr)

« Dans les souliers de l'empereur » : le programme est annoncé dès le titre. Issu d'une thèse soutenue à l'Université de Vienne en 2015 et remaniée pour la publication, le livre de DOMINIK HEHER se présente comme la première étude d'ensemble consacrée à la dimension performative des usurpations byzantines. Il ne s'agit pas de raconter une nouvelle fois les révoltes, ni même d'en renouveler l'explication sociologique, mais d'en décrire le langage, gestes, insignes, espaces, corps, et de dégager, à travers lui, les règles du jeu politique byzantin : « [Die vorliegende Arbeit] setzt es sich zum Ziel, die bisherigen – eher rechts- und sozialgeschichtlich sowie prosopographisch geprägten – Analysen der Thronkämpfe um die Facette performativer Handlungen zu erweitern » (p. 13) : enrichir les analyses des luttes pour le trône, jusqu'ici surtout juridiques, sociales et prosopographiques, par la facette des actes performatifs.

Le premier chapitre (Einleitung, p. 13–41) pose le cadre historique et idéologique. Rappelant, à la suite de RALPH-JOHANNES LILIE, que plus d'un tiers des empereurs byzantins, plus de la moitié à l'époque médiobyzantine, accédèrent au trône par la violence (p. 16–17), l'auteur montre la souplesse avec laquelle l'idéologie impériale absorbait ces renouvellements : la personne du souverain était discutable, la monarchie ne l'était pas. Le verdict de Théophylacte d'Ochrid sur la tyrannie, cité en exergue du chapitre, donne la mesure de la condamnation morale que l'usurpateur devait conjurer : « Zunächst erkämpft sich der Usurpator die Herrschaft mit Gewalt, denn er erhält die Zügel des Reiches nicht aus den Händen der Bürger, sondern reißt sie unter Mord und Blutvergießen räuberisch an sich » (p. 15), le tyran s'empare du pouvoir par la force ; il ne reçoit pas les rênes de l'État des mains des citoyens, il les arrache, en meurtrier, dans le meurtre et le sang. La définition retenue est claire : la perspective est toujours celle de l'empereur de fait, couronné à Constantinople et maître du palais, en sorte qu'un même individu peut figurer successivement comme usurpateur,

empereur légitime, puis derechef usurpateur (p. 24) et la période étudiée (913–1204) est découpée en quatre phases, de l'héritage macédonien à la dissolution de l'empire sous les Comnènes (p. 24–28). Les pages méthodologiques (p. 28–41) transposent à la byzantinologie le *performative turn* de la médiévistique occidentale, de GEERTZ à STOLLBERG-RILINGER, sans dissimuler les limites heuristiques du concept ; on y relève une prise de position nette, et convaincante, contre la thèse d'un quasi « droit de résistance » du peuple byzantin, défendue jadis par HANS-GEORG BECK et plus récemment par ANTHONY KALDELLIS (p. 17).

Le cœur du livre est le deuxième chapitre (Performative Aspekte von Usurpationen, p. 42–175), qui suit la genèse d'une usurpation, depuis le sondage des loyautés, c'est-à-dire les serments, mais aussi ce que l'auteur appelle la performance comme « baromètre d'humeur » (2.1), jusqu'aux premières mesures du pouvoir usurpé (2.3). La proclamation fait l'objet d'une analyse exemplaire (2.2) : typologie des lieux : camp militaire hors de la capitale, où l'ancrage régional des grandes familles dictait le choix (Césarée pour les Phokas, la région de Mélitène pour les Sklèroi ; tab. 1, p. 60), espaces urbains, proclamation *in absentia*, acclamations, insignes, jusqu'aux « auxiliaires du rituel » (2.2.7 Ritualhelfer). La rubrique Kaiser wider Willen ? (« empereur malgré soi ? », p. 121–123) porte une observation de méthode qui vaut bien au-delà du cas byzantin : importer dans le rituel la question de la sincérité du candidat est un non-sens ; seule compte la représentation. Les pages consacrées aux souliers pourpres (2.2.4.3 Schuhe, p. 109–121) sont peut-être les plus neuves : Léon le Diacre voyait dans le soulier rouge « das wichtigste Symbol des Kaisertums » (p. 109), et l'auteur reconstitue avec érudition le code chromatique de la chaussure, de Jules César au Pseudo-Kodinos, en passant par le patriarcat de Michel Cérulaire, qui portait lui aussi des souliers rouges (p. 110–112). L'élévation sur le bouclier (2.2.6 Die Schilderhebung) reçoit un traitement original : celle de Léon Tornikios en 1047 constitue, entre 600 et 1254, « den einzigen eindeutigen Beleg eines solchen Aktes » (p. 124), et l'auteur plaide avec force, contre le scepticisme, pour sa réalité rituelle. Les rubriques suivantes décrivent les schémas d'action usurpés : distribution des charges, chrysobulles, réception des ambassades, dont les deux missions de 1057, la seconde conduite par Psellos en personne (p. 146–161) puis, en miroir, les contres-performances de l'empereur menacé (2.4) : l'apparition en majesté de Constantin IX, malade de la goutte, en grand appareil sur un balcon du palais des Blachernes, à portée de flèche de l'armée de Tornikios, sur un trône et flanqué de Zoé et de Théodora, incarnations de la légitimité macédonienne (p. 167–168),

est des plus interpellantes.

Le troisième chapitre (Alles beim Alten. Der Sieg des Kaisers, p. 175–286) décrit le traitement du vaincu. La reconstitution du triomphe de 1043 le cortège du *sebastophoros* Étienne Pergamène, vainqueur de Georges Maniakès, passé en revue par Constantin IX, Zoé et Théodora depuis la Chalkè (p. 178–185) est un modèle d’archéologie cérémonielle ; suit une étude originale des têtes d’usurpateurs exposées comme trophées, de Bardas Phokas à Andronikos (3.1.2, p. 190 et s.). Vient ce qui constitue, avec les souliers pourpres, l’apport majeur du livre : l’analyse de la clémence comme vertu scénique (3.2.2 Die Gnade des Kaisers, p. 213–225). Au XI^e siècle, la symbiose nouvelle de l’empereur et de l’aristocratie fit de la *philanthrōpia* un impératif de gouvernement : « Das Konzept der philanthrōpia half bei dieser Gratwanderung, zumal es erlaubte, Gnade walten zu lassen und dabei noch das eigene Ansehen zu steigern » (p. 224) le concept de philanthrōpia aidait dans ce pas de funambule, puisqu’il permettait de faire grâce tout en rehaussant son propre prestige. L’asile ecclésial (3.2.3, p. 225–240) est l’objet d’une mise au point précise : le patriarche pouvait fermer sa basilique au prétendant, comme en 1056 à Théodose Monomaque, et l’efficacité du refuge dépendait toujours des rapports de force locaux. La tonsure et la réclusion monastique comme « mort symbolique » (3.2.4), les mutilations et les parades infamantes (3.3.3 Spottparaden) que l’auteur rapproche avec bonheur du charivari occidental, et dont il montre, à propos de Michel Anémas, qu’elles pouvaient fonctionner en parodie inversée du triomphe (tab. 10, p. 271) complètent ce tableau. Celui-ci ne survivra pas à Andronic I^{er} : en réprimant dans le sang toute opposition, y compris au sein de sa propre famille, l’empereur fit retomber exécutions et mutilations dans l’usage, jusqu’à la chute de 1204 (p. 225).

Le quatrième chapitre (Machtwechsel. Der Sieg des Usurpators, p. 286–342) suit le vainqueur. L’*adventus* (4.1.1), dont celui de Constantin IX Monomaque en 1042, restitué à partir de Psellos, offre le cas d’école : « Die Stadt schien ein Volksfest zu feiern, oder besser gesagt : Neben der ersten Stadt, der Kaiserstadt, war provisorisch eine zweite Stadt errichtet worden » (p. 288) la Ville semblait célébrer une fête populaire ; mieux : à côté de la première ville, la ville impériale, une seconde avait été improvisée. La reconstitution suppose toutefois une relecture audacieuse de πρὸς τὰ βασιλεια, comprise comme « vers la ville impériale » et non « vers le palais » (p. 287 et n. 7), d’où l’on restitue un débarquement à l’Hebdomon et une entrée par la Porte d’Or. Le couronnement (4.1.2 Die Krönung) inspire à l’auteur l’une de ses observations les plus fécondes : les historio-

graphes byzantins s'y montrent systématiquement désintéressés, signe non d'un mépris de la cérémonie, indispensable à la consolidation du pouvoir, mais de sa faible rentabilité narrative (p. 326) ; de même, épouser l'impératrice veuve ne dispensait pas de la liturgie du sacre, pas même pour un avènement aussi légitime que celui de Monomaque (p. 326). La seconde partie du chapitre (4.2, Le roi est mort, vive le roi ! titre laissé en français dans l'original) lit avec ERNST KANTOROWICZ et son ouvrage majeur, *The King's Two Bodies : A Study in Mediaeval Political Theology*, les circonstances de l'élimination du prédécesseur : seul meurt le corps naturel du souverain ; les statistiques rassemblées en note à la suite de RODOLPHE GUILLAND et de RALPH-JOHANNES LILIE (p. 326–327), onze empereurs assassinés pendant leur règne, huit mis à mort après leur chute, dix mutilés, treize repliés au monastère donnent à la démonstration sa chair.

La conclusion (Die (De-)Konstruktion von Herrschaft in Raum und Text, p. 342–354) tire les leçons de l'enquête : la puissance des rituels (5.1), qui offraient des issues aux conflits tout en canalisant la violence ; la puissance de la plume (5.2), où le vieux dilemme du fait et de la fiction se trouve heureusement dépassé « Es ist nicht a priori davon auszugehen, dass die Quellen performative Handlungen aus dem Nichts erfanden » (p. 352) : rien n'autorise à supposer que les sources inventaient *ex nihilo* des actes performatifs, elles les adaptaient au cadre local et conjoncturel d'un événement réellement advenu ; l'espace, le corps et la société enfin (5.3), avec une belle page sur Sainte-Sophie, devenue à la fin du XII^e siècle « eine Keimzelle bei Aufständen gegen den regierenden Kaiser » (p. 352) un foyer d'insurrection contre l'empereur régnant, symbole du poids nouveau de la population urbaine et du clergé. Suivent plus de soixante pages d'appendices, qui font du volume un instrument de travail autant qu'un essai : trente-deux proclamations (P 1–32, p. 355–390), dix-huit cas d'asile ecclésial (K 1–18, p. 390–399), vingt-quatre parades infamantes (S 1–24, p. 399–411) et les tonsures forcées (p. 412–418), chaque notice étant datée, localisée et décomposée en rubriques fixes (acteurs présents, insignes revêtus, dénouement, conséquences), avec reproduction des passages grecs, ou latins, les indications des sources arméniennes et syriques traduites, et bibliographie, qui rappellent les notices de JEAN-CLAUDE CHEYNET dans son ouvrage *Pouvoir et contestations à Byzance (963–1210)* ; onze tableaux synoptiques et les croquis de MARTIN STARK, qui reconstituent couronnes et souliers à partir des miniatures, complètent un appareil auquel on souhaiterait seulement un index des notions en plus de l'index des personnes et des lieux.

Le livre est d'une grande solidité, et l'on ne lui adressera ici que des ré-

serve de peu de poids, d'abord matérielles : la bibliographie, fort riche, s'arrête pour l'essentiel à l'année de la soutenance ;¹ quelques coquilles, dont plusieurs dans les dossiers concernant le règne de Constantin IX Monomaque, ont survécu à la relecture : P. 326, le candidat au trône de 1042 est appelé « Romanos » là où il faut lire Konstantinos IX. Monomachos ; p. 76, Théodose Monomaque est dit « Neffe » (neveu) de Constantin IX, mais « Cousin » p. 394 (notice K 9) ; p. 170, « Isaakios » doit être lu « Alexios (III.) » ; p. 190, « emfunden » pour « empfunden » ; p. 396 (notice K 15), le renvoi « s. K 15 » est circulaire et vise sans doute K 14 ; la chronologie, passée au crible d'un bout à l'autre, révèle des erreurs de dates ponctuelles, dont plusieurs contredisent les notices du propre appendice du livre. La proclamation d'Isaac Ier Comnène est datée « am 8. August 1057 » (p. 63), et non le 8 juin que donne la notice P 12 (p. 367) ; la révolution de Jean Comnène le Gros passe du 31 juillet (p. 78 ; P 29) au « 31. August » 1200 (p. 198) ; Théodora serait restée détenue au Pétrion « von 1028 bis 1055 » (p. 415), quoique proclamée Augusta dès avril 1042 (P 9) ; Romanos Ier, couronné le 17 décembre 920 selon la notice P 2 mais « an Weihnachten » (à Noël) 920 (p. 318 ; 320), voit son règne commencer en 919, 920 ou 921 (p. 327 n. 213 ; 90 ; 317 ; 46) et se clore « (919–940) » (p. 339), la même page datant sa déposition du « 20. Februar 944 », un 20 décembre, en réalité. Ce ne sont que quelques exemples. Trois points, enfin, appellent la discussion sans entamer la démonstration d'ensemble : ce sont moins des erreurs que des hypothèses qu'on voudrait plus prudemment présentées. Que la « couronne de Monomaque » de Budapest ait été façonnée à la hâte pour le triomphe de 1043, « Eine eilige Anfertigung ... könnte auch die technischen und orthographischen Mängel der Monomachos-Krone erklären helfen » (p. 181) est une hypothèse séduisante, mais qui suppose résolue la question, toujours débattue, de l'authenticité des émaux (cf. p. 181, n. 27). L'analyse concernant Sainte-Sophie est, sur le plan descriptif, l'une des plus réussies et des plus utiles du livre : l'auteur distingue avec clarté trois fonctions qui se superposent et se renforcent dans le temps : lieu de couronnement depuis 641, lieu de proclamation d'usurpateurs à partir de 1042 seulement, et lieu d'asile ecclésiastique attesté dès 913, et il les étaie

1. Sont notamment absents, parmi d'autres : ANTHONY KALDELLIS, *Streams of Gold, Rivers of Blood : The Rise and Fall of Byzantium, ca. 955 A.D. to the First Crusade*. Oxford 2017 ; LEONORA NEVILLE, *Guide to Byzantine Historical Writing*. Cambridge 2018 ; INGELA NILSSON, *Narrative : Theory and Practice*. Dans : STRATIS PAPAIOANNOU (dir.), *The Oxford Handbook of Byzantine Literature*. Oxford 2021, p. 273–293 ; l'absence d'un résumé en anglais se fera également sentir hors du monde germanophone.

par deux tableaux précieux (tab. 4, p. 77, pour les proclamations ; l'appendice K 1–K 18, p. 390–397, pour les asiles), qui permettent de suivre cas par cas qui a tenté quoi, et avec quel résultat. C'est là que surgit cependant un problème que l'auteur ne résout jamais vraiment : son propre tableau montre que la majorité des tentatives de proclamation à Sainte-Sophie ont échoué (Théodose Monomaque refoulé en 1056, Alexis Branas en 1186, Isaac Comnène (1191–1193), le fils anonyme du gouverneur de Thessalonique, Jean Axouch Comnène tué en 1200, un anonyme empêché par les Varègues en 1201) et que les deux seuls succès nets avant 1185 (Isaac Ier Comnène 1057, Nicéphore III Botaneiatès 1078) sont en réalité des proclamations « en l'absence » du prétendant, donc moins directement liées à la mobilisation populaire sur place que ne le suggère la thèse de la « Keimzelle ». La seule exception pourrait être Théodora la porphyrogénète en 1042. L'auteur relève bien, en passant (p. 77), qu'il n'est sans doute pas un hasard que la plupart des prétendants ayant commencé leur coup à Sainte-Sophie n'ont guère rencontré de succès, mais cette observation, pourtant cruciale, n'est jamais confrontée frontalement à l'affirmation inverse selon laquelle l'église serait devenue, à la fin du XII^e siècle, un foyer d'insurrection de plus en plus efficace. Autrement dit : l'auteur documente très clairement une fréquence croissante des tentatives, mais pas une efficacité croissante. Les échecs s'accumulent justement dans la période où le pouvoir impérial, averti du potentiel subversif du lieu (p. 78, à propos d'Euphrosyne postant des Varègues dans l'église dès 1200), apprend à neutraliser la manœuvre. L'analyse est donc à la fois claire dans sa reconstruction factuelle, utile par son appareil de données, mais partiellement contradictoire dans son interprétation d'ensemble : la montée en puissance symbolique du lieu n'est pas vraiment démontrée par les résultats qu'il obtient lui-même, et le lecteur reste avec deux lectures concurrentes et non arbitrées : Sainte-Sophie comme tremplin de plus en plus efficace vers le pouvoir, ou comme scène de plus en plus risquée à mesure que les précédents échouaient.

La limite la plus nette de l'ouvrage tient à l'absence quasi totale de sources matérielles indépendantes des textes littéraires. L'auteur ne prétend jamais recourir à des sources matérielles : dès le chapitre méthodologique 1.2.2 (« Behandelte Quellen », p. 38–40), il annonce explicitement et sans ambiguïté que son corpus est exclusivement textuel, historiographie byzantine en priorité, complétée par des hagiographies, des traités militaires et cérémoniels, des textes de loi, des poèmes, discours et lettres, et dans la mesure du possible comparée à des sources latines et orientales (Liudprand, Villehardouin, Robert de Clari, Yahya d'Antioche, Matthieu d'Édesse). Et en

effet, sur 469 pages, la sigillographie, une discipline centrale et bien outillée, n'est jamais mobilisée, et la numismatique, tout aussi importante, se limitent à deux mentions anecdotiques (p. 141 et 142), simples reprises de remarques déjà faites par Attaliatès sur des usurpateurs qui auraient frappé leur propre monnaie ou possédé leurs propres sceaux, sans qu'aucune pièce ou sceau réellement conservé ne vienne corroborer ou nuancer ces affirmations textuelles. Ce choix peut apparaître comme regrettable car ce type de source est précisément celui qui permettrait de sortir du cercle purement philologique dans lequel l'ouvrage s'enferme : un sceau authentifié au nom d'un usurpateur, daté de la fenêtre exacte de sa tentative, ou une émission monétaire irrégulière, constitueraient une preuve matérielle de l'« acte performatif » indépendante de toute rhétorique d'historiographe, exactement ce qui manque pour trancher le débat entre fait et convention littéraire que l'auteur pose lui-même. L'auteur pose lui-même le problème du rapport entre l'événement historique et sa mise en forme littéraire : si les sources peuvent sélectionner, amplifier ou adapter les rituels qu'elles racontent, elles ne doivent pas pour autant être considérées comme de pures inventions (p. 351–352). En s'en remettant exclusivement aux textes pour juger de la « Faktizität » des gestes qu'il étudie, le livre renonce à l'un des rares outils capables de confirmer, de l'extérieur, que les sources n'inventent pas *ex nihilo*.

Ces réserves ne diminuent en rien la valeur de l'ouvrage. Premier traitement systématique des actes symboliques de l'usurpation, adossé à un dossier documentaire très complet et bien utilisé, le livre s'impose d'emblée, à côté des classiques de JEAN-CLAUDE CHEYNET et de KALLIOPI BOURDARA, comme la référence sur les usurpations byzantines ; il retiendra aussi, au-delà des cercles byzantins, l'attention de tous ceux qu'occupent les rituels du pouvoir et leur mise en récit. On souhaiterait au volume une seconde édition, corrigée et mise à jour ; l'on ose former, pour un livre qui s'ouvre avec les souliers de César et se referme sur les processions de la dérision, le vœu d'une traduction anglaise, et peut-on rêver d'une traduction française.

Keywords

usurpations; rituals; performance; middle-Byzantine history